

perde son tems , s'il n'est employé dans les affaires publiques , ou engagé dans une suite continuelle d'actions glorieuses. Bien loin de-là , je trouve qu'il est souvent plus utile de pratiquer la vertu en secret & à petit bruit , que de faire des actions d'éclat , & de s'attirer les regards de tout le monde. On peut se rendre plus sage & plus habile par différentes manieres de s'exercer , à l'insu du public ; on peut aussi mériter des éloges , sans fracas & sans ostentation. Je voudrois enfin que chacun de mes Lecteurs se donnât la peine de tenir un Journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce registre leur apprendroit le véritable état où ils se trouvent , & leur serviroit de guide pour l'avenir. Ils rectifieroient un jour ce qu'ils auroient omis un autre , & ils peseroient mieux toutes ces actions qui leur paroissent indifférentes , qu'ils oublient d'abord , & dont malgré tout cela ils seront obligés de rendre compte.

L.



XIII. DISCOURS.

Aut ad humum mœrore gravi deducit , &
angit.

HOR. A. P. V. 110.

La Nature nous abbat par une tristesse accablante.

Lorsqu'on a entendu le récit de quelque chose de surprenant & de merveilleux , on dit presque toujours que *cela est fort beau , pourvu qu'il soit vrai* ; mais je souhairois de tout mon cœur que la relation que je vais donner , se trouvât fausse , quoiqu'elle soit accompagnée d'une si grande simplicité , & qu'il y ait des traits si vifs & si naturels d'une douleur profonde , qu'elle ne paroît que trop véritable.

M. le SPECTATEUR ;

» Il y a quelques années que je me
» trouvai logée en même maison avec un
» jeune Gentilhomme de mérite : char-
» mée de ses bonnes qualités , je mis tout
» en œuvre pour en acquérir moi-même
» autant qu'il me fut possible. La facilité
E iij

» que nous avions de conserver l'un avec
 » l'autre, nous entraîna bientôt d'une
 » civilité générale à une passion parti-
 » culière. Il chercha l'occasion de me
 » déclarer la sienne; & moi, qui ne
 » pouvois prétendre à un homme aussi
 » riche que lui, j'y répondis en des ter-
 » mes, qui lui faisoient connoître que
 » sa déclaration ne me déplaisoit pas,
 » sans lui en marquer aucun excès de
 » joie, ni rien qui ne s'accordât avec les
 » règles de la bienséance. Son pere étoit
 » un homme du monde, avare & or-
 » gueilleux; de sorte qu'il n'auroit pas
 » été facile de lui persuader qu'il peut y
 » avoir quelque chose, dans la personne
 » ou le caractère d'une femme, capable
 » de balancer l'inégalité des richesses.
 » Cependant le fils m'entretenoit tou-
 » jours de son amour, & il ne perdoit
 » aucune occasion de me témoigner son
 » désintéressement: il m'offrit même de
 » m'épouser en secret, & de n'en dire
 » mot jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'ap-
 » probation de son pere, ou qu'il fût
 » maître de son bien. Je l'aimois avec
 » tendresse, & vous pouvez bien croire
 » que je ne lui refusai pas ce que mon
 » intérêt m'obligeoit de lui accorder.
 » Mais je n'étois pas si neuve, que je ne

» prise avec moi, pour assister à la céré-
 » monie, une fidèle servante, que ma
 » mere m'avoit donnée. Lorsque le Mi-
 » nistre nous eut épousés, je lui en de-
 » mandai un Certificat, signé de sa main,
 » de celle de mon époux, & de ma ser-
 » vante. Après cela, nous vécûmes plus
 » familièrement que jamais sous le mê-
 » me toit; quoique la contrainte où
 » nous y étions en général, & le soin
 » qu'il falloit prendre pour cacher nos
 » entrevûes, donnassent à nos démar-
 » ches un air, qui sembloit plutôt venir
 » de la tendresse impatiente de jeunes
 » Amans, que de la passion régulière &
 » satisfaite de personnes mariées.

» Le pere de mon époux, informé
 » sans doute de nos amours, craignit
 » dès-lors que son fils ne s'engageât avec
 » moi: de sorte qu'il le pressa de se dé-
 » clarer en faveur d'un parti, sur lequel
 » il avoit jetté les yeux. Pour nous déli-
 » vrer l'un & l'autre de ces embarras,
 » & prévenir l'éclat de notre mariage,
 » qui ne pouvoit guère se cacher plus
 » long-tems, il fut résolu que j'irois à la
 » campagne dans quelque endroit recu-
 » lé, & que nous nous écrivions sous
 » des noms supposés. Cela s'exécuta, &
 » notre commerce épistolaire ne dura

» que trop. Quoi qu'il en soit, avec
 » mon aiguille, un petit nombre de Li-
 » vres, & les Lettres de mon Epoux,
 » que je relisois à tout moment, j'y pas-
 » sai la vie dans l'attente de voir enfin
 » des jours plus heureux. Vous saurez
 » d'ailleurs qu'au bout de quatre mois
 » après notre séparation, j'accouchai
 » d'une fille, qui ne vécut que peu d'heu-
 » res. Cet accident, joint à la vie retirée
 » que je menois, donna des espérances
 » criminelles à un Gentilhomme du voi-
 » sinage, dont la brutalité fut la source
 » de tous mes chagrins. Ce Gentilhom-
 » me est un de ces riches campagnards
 » grossiers, qui croient être d'autant
 » plus polis qu'ils négligent toutes les ré-
 » gles de la politesse, & qui, en ver-
 » tu d'une voix éclatante, d'un fort pe-
 » tit génie, & d'un grand bien, se mê-
 » lent à tort & à travers avec toutes sor-
 » tes de personnes & d'affaires, sans
 » avoir aucun égard au tems ou aux
 » lieux. Les bonnes gens, chez qui je
 » demourois cachée, & qui me pre-
 » noient pour une veuve, s'étonnoient
 » de ce que j'avois tant de froideur &
 » d'averfion pour ce Gentilhomme, qui
 » les avoit engagés par ses présens à l'ad-
 » mettre toutes les fois qu'il vouloit. Un

» jour que j'étois assise dans une petite
 » salle à manger, qui étoit de mon ap-
 » partement, & que je lisois une des
 » plus tendres Lettres de mon Epoux,
 » dans laquelle je pliois toujours le Cer-
 » tificat de mon mariage, ce rustre y sur-
 » vint tout d'un coup, & avec cette fa-
 » miliarité dégoûtante, qui est assez or-
 » dinaire à de pareils brutaux, il m'arra-
 » cha ces papiers de la main. Je fus d'a-
 » bord si consternée, qu'abbatue à ses
 » piés, je le suppliai de me les rendre.
 » Là-dessus, avec les mêmes airs im-
 » pertinens & haïssables, il jura qu'il les
 » liroit. Plus je redoublois mes instan-
 » ces, plus sa curiosité augmentoit, jus-
 » qu'à ce qu'enfin, pénétré d'un dépit,
 » qui venoit sans doute de la passion qu'il
 » avoit pour moi, & dont je ne m'étois
 » pas encore apperçue, il jeta les pa-
 » piers au feu avec serment que, puis-
 » qu'il ne devoit pas les lire, celui qui
 » les avoit écrits n'auroit pas le bonheur
 » de les faire servir à mon entretien. Il
 » est presque inutile de vous avertir que
 » mes larmes & mes sanglans reproches,
 » obligerent cet indigne brutal à sortir
 » de la chambre couvert de honte & de
 » confusion, & que ce desastre me cau-
 » sa des inquiétudes mortelles. Cepen-

» dant j'avois alors une si grande con-
 » fiance en mon Epoux , que je lui écri-
 » vis le malheur qui m'étoit arrivé , &
 » que je le priai de m'envoyer un autre
 » Certificat en bonne & d'ue forme. Après
 » avoir manqué deux ou trois Postes , il
 » me répondit en général , qu'il ne pou-
 » voit pas m'envoyer alors ce que je lui
 » demandois , mais qu'aussi-tôt qu'il trou-
 » veroit une occasion pour me le faire
 » tenir en sûreté , je devois être persua-
 » dée qu'il en profiteroit. Depuis cette
 » époque , ses Lettres devinrent plus
 » froides de jour en jour , & à mesure
 » que son indifférence croissoit , mes
 » soupçons prenoient de nouvelles for-
 » ces. Enfin , c'est ce qui m'a amenée en
 » Ville , où je trouve que les deux per-
 » sonnes , qui avoient servi de témoins à
 » notre mariage , sont mortes , & que
 » mon Epoux est veuf d'une jeune Da-
 » me , qu'il avoit prise , il n'y a que trois
 » mois , pour obéir à son pere. En un
 » mot , il me fuit & me defavoue. Si
 » j'allois chez lui pour le convaincre de
 » sa perfidie , son pere ne manqueroit
 » pas de le soutenir contre mes préten-
 » tions , quoiqu'il ajoûtât foi à mes pa-
 » roles. Si je le divulguois dans le mon-
 » de , quelle réparation pourrois-je at-

» tendre d'une injustice que je ne saurois
 » prouver ? Il s'imagine sans doute de
 » me réduire par la nécessité à lui céder
 » mes droits pour une pension viagere ;
 » mais je mourrois plutôt que d'en venir
 » là. Faites-le souvenir , je vous prie , de
 » ce qu'il me disoit , & du plaisir char-
 » mant qu'il prenoit à rire , lorsque je
 » venois à me découvrir par mégarde ;
 » faites-le souvenir de mon air sot &
 » ridicule , lorsque je voulois paroître
 » indifférente pour lui devant la compa-
 » gnie : demandez-lui , s'il est possible ,
 » que moi , qui ne pouvois , à sa requi-
 » sition , cacher mon amitié pour lui ,
 » puisse à présent renoncer pour toujours
 » à la sienne ? Ah ! M. le Spectateur , les
 » cœurs sensibles ne connoissent point
 » d'indifférence dans le mariage ; vous
 » pouvez ainsi juger de l'état déplorable
 » où je me vois réduite. — Vous
 » l'exprimerez de la manière qu'il vous
 » plaira ; mais ne tardez pas d'en aver-
 » tir le Public , si vous avez quelque com-
 » passion de l'innocence exposée à l'infamie. Je suis , &c.

T.

OCTAVIE.

XIV. DISCOURS.

— (e) Modò Vir, modò Fœmina —
VIRG.

Tantôt elle avoit la vigueur d'un Homme, &
tantôt la foiblesse d'une Femme.

(f) LE Journal, dont j'ai régélé depuis peu mes Lecteurs, m'a procuré diverses Lettres avec un détail de la vie, que bien des personnes mènent, tracé sur le même plan. J'ai le *Journal du Débauché*, le *Journal du Sot*, le *Journal du Fornicateur*, & , entre plusieurs Pièces de la même nature, qu'on m'a communiquées, il y en a une fort curieuse, qui est intitulée, (g) *Le Journal d'un Cannibale*. Je vois par-là que bien des gens ont mal pris le but de mon dernier Discours. Je n'en voulois pas tant

(e) Je n'ai pu trouver ces mots dans *Virgile*. Je ne sai si mon Auteur ne les auroit pas cités de mémoire, au lieu de ceux-ci, & *juvenis quondam, nunc fœmina*, qui se trouvent *Eneide*. VI. 448.

(f) Voyez ci-dessus p. 97.

(g) Voyez le discours suivants.

au vice qu'à l'oïiveté, & j'avois plutôt en vûe les personnes qui s'amusent à des impertinences, que celles qui vivent dans le crime & le désordre. On ne doit pas se jouer de ces derniers défauts, ni les traiter d'une manière si badine. En un mot, je n'ai publié mon Journal que pour tourner la sottise des hommes en ridicule, & montrer que les actions, qui sont indifférentes de leur nature, ne deviennent desagréables & ne méritent d'être blâmées, que par cela seul qu'elles doivent leur origine à des créatures douées de raison.

La Correspondante qui m'a écrit la Lettre que je vais insérer ici, & qui s'appelle *Clarinde*, m'a envoyé un Journal tel qu'il me le falloit. Elle semble, par ce qu'elle dit, être placée dans un état d'indifférence à la mode, qui n'est ni vice ni vertu, & qu'elle est susceptible de l'un ou de l'autre, si l'on se donnoit quelque soin pour l'y amener. Supposé qu'elle eût rempli son Journal de galanteries, ou de traits qui eussent marqué la perte de son innocence naturelle, quoiqu'il eût été plus divertissant pour le gros de mes Lecteurs, je ne l'aurois pas publié; mais comme ce n'est que le tableau d'une vie remplie de vains amusemens,

& d'une certaine paresse à la mode, j'en rapporterai cinq jours, tels que je les ai reçus de ma belle Correspondante.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame sur l'usage, ou plutôt l'abus qu'elle fait de son tems.

» Suivant la tâche que vous avez prescrite à vos Lecteurs, (h) dans un de vos derniers Discours, je me suis acquittée de la mienne, que vous trouverez ici au bout de quelque lignes. J'ai un bien assez considérable, sans être mariée; mais depuis une dixaine d'années, l'on m'a offert divers partis, & il y a un fort joli jeune homme qui me sollicite beaucoup à me déterminer en sa faveur. Maîtresse de moi-même, je viens tous les hivers en Ville, où je passe mon tems de la manière marquée dans mon Journal, que j'entrepris dès le jour même que le vôtre parut.

Mardi la nuit. Occupée du projet de mon Journal, je n'ai pu me coucher qu'à une heure du matin.

Mercredi matin, depuis 8. heures jusqu'à 10. J'ai bû deux tasses de chocolat dans le lit, & je me suis rendormi ensuite.

(b) C'est le XII. Voyez ci-dessus p. 102.

Depuis 10. jusqu'à 11. J'ai mangé une beurrée, bû une tasse de thé Boe, & lû le Spectateur.

Depuis 11. jusqu'à 1. heure après-midi. J'ai été à ma toilette, j'ai essayé une nouvelle coëffure. Ordonné qu'on eût soin de laver & de peigner (i) Lisette. NB. Le bleu me sied mieux que toute autre couleur.

Depuis 1. heure jusqu'à 2. & demie. J'ai été à le Bourse en carrosse, où j'ai marchandé une couple d'éventails.

Depuis 2. heures & demi jusques à 4. J'ai employé ce tems à diner. NB. M. Fadon est passé devant la porte, avec ses valets habillés de neuf.

Depuis 4. jusqu'à 6. Je me suis habillée. J'ai rendu visite à la vieille Madame Gaillard & à sa sœur, après avoir oui dire qu'elles étoient allées ce jour même à la campagne.

Depuis 6. jusqu'à 7. Joué à la bassette. NB. Il ne faut plus coucher sur l'as de carreau.

Jeudi. Depuis hier au soir à 11. heures jusqu'à 8. ce matin. Rêvé que je pontois contre M. Fadon.

Depuis 8. jusqu'à 10. Bû du chocolat,

(i) C'est le nom d'une Babiche.

& lû deux Actes (k) d'Aureng-Zeb dans le lit.

Depuis 10. jusqu'à 11. Autour de la table à thé. Envoyé emprunter le Cupidon de Madame Château-Fadaise pour Lisette. Lû les billets de la Comédie. Reçu une Lettre de M. Fadon. NB. Je Pai enfermée dans mon coffre fort.

Le reste de la matinée. La Coëffeuse Fontange ; ce qu'elle m'a dit de l'eau que Madame Château-Fadaise employe pour se conserver le teint. Rompu une dent de mon petit peigne d'écaïlle. Envoyé François pour s'informer si Madame Maigret avoit bien reposé la nuit dernière , après avoir vû sauter sa Guenon hors d'une fenêtré. Il me sembla que j'étois pâle. Fontange me dit que mon miroir me faisoit tort. Habillée à 3. heures.

Depuis 3. jusqu'à 4. Le dîner étoit froid avant que je me misse à table.

Depuis 4. jusqu'à 11. J'ai vû compagnie. Le sentiment de M. Fadon sur Milton. Sa relation des Cannibales. La fantaisie qu'il a pour une Pelotte miniature qui est au couvercle de sa tabatiere. Madame Château-Fadaise la vieille m'a pro-

(k) Tragédie écrite par M. Dryden.

mis sa Femme de chambre pour me couper les cheveux. Perdu cinq guinées au crimp (l).

A minuit. Je me suis couchée.

Vendredi , à 8. heures du matin. Encore au lit. Relu toutes les Lettres de M. Fadon. Cupidon & Lisette.

A 10. heures. Résolue de passer toute la journée à la maison , & de n'admettre aucune visite.

Depuis 10. jusqu'à midi. En conférence avec ma Tailleuse. Assorti une garniture de rubans. Cassé ma tasse de porcelaine bleue.

Depuis midi jusqu'à une heure. Je me suis enfermée dans ma chambre , pour m'exercer à prendre les airs de la jeune Lady Modet.

A 1. heure après-midi. J'ai demandé mon ouvrage. Fait une demi-feuille de violette au mouchoir que je brode. Les yeux me faisoient mal , & ma tête s'est trouvée appesantie. Jetté mon ouvrage à quartier , & achevé de lire ce qui me restoit d'Aureng-Zeb.

Depuis 3. jusques à 4. J'ai dîné.

Depuis 4. jusqu'à minuit. Changé de résolution. Je me suis habillée pour for-

(l) Sorte de Jeu de Cartes.

tir. Joué au crimp jusques à minuit. J'ai trouvé Mademoiselle de *Maligni* chez elle. Conversation. Les pierres du colier de Mademoiselle *Brillant* sont fausses. La vieille *Lady Beaujour* se marie avec un jeune *Estafier* qui n'a pas un sou. Mademoiselle *Prudence* est allée à la campagne. *Tho. Villeneuve* a les cheveux rouges. NB. Mademoiselle de *Maligni* m'a dit à l'oreille qu'elle avoit quelque chose à me communiquer sur le chapitre de *M. Fadon*. Je suis sûre que cela n'est pas vrai.

Entre minuit & 1. heure. J'ai songé que *M. Fadon* étoit à genoux devant moi, & qu'il m'appelloit *Indamore*.

Samedi. Je me suis levée à 8. heures du matin. Assise à ma toilette.

Depuis 8. jusqu'à 9. Mis & ôté une mouche demi-heure de suite, avant que de la pouvoir fixer. Placée enfin au-dessus de mon sourcil gauche.

Depuis 9. jusqu'à midi. Bû mon thé & me suis habillée.

Depuis midi jusqu'à 2. heures. J'ai été à la Chapelle. Nombreuse & belle compagnie. NB. Le troisième air du nouvel Opéra. Madame *Château-Fadaise* mise d'une manière effroyable.

Depuis 3. jusques à 4. Dîné. Mademoi-

selle *Cato* m'est venue prendre pour aller à l'Opéra, avant que je fusse levée de table.

Depuis 4. jusqu'à 6. Bû du thé. Chassé un Valet, pour avoir maltraité *Lifette*.

A 6. heures. Je me suis rendue à l'Opéra. Je n'y ai vû *M. Fadon* qu'au commencement du second Acte. Il a parlé avec un Gentilhomme coiffé d'une peruque noire. Il a salué une Dame, qui étoit placée dans une loge vis-à-vis de la sienne. Lui & son ami ont applaudi à *Nicolini* dans le troisième Acte. *M. Fadon* a crié *Ancora*. Il me conduisit jusqu'à ma chaise à Porteurs. Il me semble qu'il me ferra la main.

A 11. heures. Au lit. Tristes rêves. Il me sembloit que *Nicolini* prétendoit être *M. Fadon*.

Dimanche. Indisposée.

Lundi, à 8. heures du matin. Eveillée par Mademoiselle *Cato*. *Aureng-Zeb* étoit sur une chaise tout auprès de mon lit. *Cato* récita par cœur les huit plus beaux vers qu'il y ait dans toute la Pièce. Nous allâmes en deshabilité chez le Devin, suivant la résolution que nous en avions prise. Il me dit que le nom de mon Amant commençoit par un G. NB.

Il ne s'en est guère éloigné ; puisque s'il eût nommé la Lettre qui précède , dans l'ordre alphabétique , il auroit deviné tout juste , &c.

» Après avoir relu tous ces articles ,
 » je ne saurois déterminer si je passe mon
 » tems bien ou mal ; & je vous avoue
 » que cette curiosité ne m'étoit jamais
 » venue dans l'esprit que depuis la lec-
 » ture de votre *Discours* là-dessus. Entre
 » toutes les actions des cinq jours que
 » je viens de vous marquer , à peine y
 » en a-t-il une seule que je puisse ap-
 » prouver à tous égards , si vous excep-
 » tez la feuille d'une Violette commen-
 » cée à mon Ouvrage , & que je suis
 » résolue d'achever le premier jour que
 » j'aurai du loisir. Pour ce qui est de M.
 » *Fadon* & de *Lifette* , je n'aurois pas cru
 » qu'ils m'eussent occupée tant de fois ,
 » comme je le trouve dans mon Journal.
 » Je chasserai la dernière , si vous l'exi-
 » gez absolument ; & si le Monsieur n'en
 » vient pas au plutôt à une décision , je
 » ne souffrirai pas que ma vie se passe
 » dans un songe continuel. Je suis , &c.

CLARINDE.

Pour reprendre un trait de Morale ,

(m) que j'ai touché dans le *Discours* que *Clarinde* a cité plus d'une fois , & la confirmer dans sa bonne résolution , je la prie de penser à l'idée que la postérité auroit d'elle , si l'histoire de toute sa vie étoit publiée de même que celle des cinq jours. Je conclurai par une Epitaphe , qu'un Anonyme a composée sur une Dame d'un tout autre caractère que celui de *Clarinde* , & qui étoit sœur du Chevalier *Philippe Sidney*. La dernière pensée en est si noble , que mes Lecteurs voudront bien me pardonner la citation.

Sur la Comtesse Douairiere de Pembroke,

Sous ce monument de Marbre gît le Sujet des plus grands éloges , la sœur de *Sidney* & la mere de *Pembroke*. O mort ! tu tomberas toi-même sous la faux du tems avant de percer de ton dard quelque autre qui l'égale en douceur , en connoissances & en beautés.

L.

(m) Voyez ci-dessus p. 94.



XV. DISCOURS.

O curvæ in terras animæ , cœlestium inanes ?
PERS. Sat. II. 61.

Ames basses , Ames terrestres , que vous êtes
éloignées des sentimens des Dieux !

M. le SPECTATEUR ,

Lettre sur
les Mohocks
ou les Can-
nibales An-
glois.

Les matériaux que vous avez re-
cueillis , pour composer une His-
toire générale des Cotteries , font une
si agréable figure dans vos Discours ,
que nous sommes tous obligés , si nous
voulons être justes envers la Républi-
que des Lettres , de vous fournir tout
ce qui peut contribuer à l'avancement
de cet Ouvrage. C'est pour cela que je
ne saurois m'empêcher de vous don-
ner quelques légères informations de
certains hommes , si tant est qu'on les
doive ranger avec ceux de notre espé-
ce , qui se font associés en dernier lieu ,
sous le titre de la Cotterie des Mohocks ;
nom , qu'ils semblent avoir emprunté
de ces Cannibales des Indes , qui ne
vivent que de rapine , & qui dévorent
tous

» tous leurs voisins. Le Président de cet-
» te Assemblée nocturne se dit Empereur
» des Mohocks , & ses armes font un
» Croissant , à la maniere des Turcs , que
» Sa Majesté Impériale , par une singu-
» larité bien étrange , porte gravé sur le
» front. Ils n'ont autre chose en vûe que
» de faire du mal , & c'est là-dessus que
» roulent tous les ordres qu'ils donnent ,
» ou toutes les règles qu'ils suivent. Une
» envie enragée de causer à leur prochain
» tout le mal qu'ils peuvent , est le plus
» fort lien de leur Société , & l'unique
» talent requis dans les membres qui la
» composent. Pour suivre toute l'éten-
» due de ce principe , ils se soulent à
» un tel point , qu'ils deviennent insensi-
» bles aux plus éclatantes lumieres de la
» raison , & qu'il ne leur reste plus la
» moindre étincelle d'humanité ; alors
» ils font une sortie générale , & ils at-
» taquent tous ceux qui ont le malheur
» de se trouver dans les rues où ils font
» la patrouille. Quelques-uns de ces mal-
» heureux ont la tête cassée , les autres
» sont tailladés , poignardés , ou hachés
» en morceaux. Lorsqu'ils peuvent met-
» tre le Guet en déroute , & mortifier
» quelques-uns des paisibles Bourgeois
» de la Milice , ils croyent avoir fait un
Tome IV.

» exploite merveilleux. Les talens parti-
 » culiers qui distinguent ces misanthro-
 » pes les uns des autres, consistent dans
 » les différentes espèces des cruautés bar-
 » bares qu'ils exercent sur leurs Prison-
 » niers. Les uns sont devenus célèbres
 » pour avoir lâché le Lion sur eux, com-
 » me ils s'expriment, c'est-à-dire, leur
 » avoir applati le nez jusqu'à ce qu'il
 » fût à niveau des joues, & pour leur
 » avoir percé les yeux avec les doigts. Il
 » y en a d'autres, qu'ils appellent *Mat-*
 » *tres de Danse*, & qui obligent leurs
 » Ecoliers à faire des cabrioles à la poin-
 » te de l'épée, qu'ils leur fichent dans
 » les jambes; supplice de nouvelle inven-
 » tion, & qui leur est peut-être venu d'un
 » Royaume voisin. Une troisième sorte
 » est celle des *Sauteurs*, qui s'occupent
 » à renverser les femmes sur la tête, & à
 » commettre alors les indécences les plus
 » barbares. Mais je m'abstiens de les
 » nommer, parce qu'elles choqueroient
 » également la modestie du Public, &
 » la vôtre. C'est ainsi qu'ils font toujours
 » la guerre au genre humain, & que,
 » par une maxime constante de leur po-
 » litique, ils n'entrent dans aucune al-
 » liance avec qui que ce soit, si vous en
 » exceptez les maisons de joie, avec les-

» quelles ils ont une alliance offensive
 » & défensive, & dont ils se déclarent
 » les piliers & les protecteurs.
 » Ce ne sont-là, Monsieur, que des
 » mémoires imparfaits de cette étran-
 » ge Société, quoique les meilleurs que
 » j'ai pu obtenir; mais outre qu'elle
 » n'est que de fraîche datte, & que ses
 » progrès ne sont pas jusques-ici assez
 » considérables pour demander une his-
 » toire dans les formes; à vous parler
 » sérieusement, mon unique but, dans
 » ce léger crayon que je vous en donne,
 » est de les prévenir, s'il est possible.
 » Animé de zèle pour le bien & l'intérêt
 » de vos Compatriotes, vous agissez au-
 » près d'eux, non pas en qualité de sim-
 » ple *Spectateur*, mais en véritable In-
 » specteur qui règle & dirige leurs ac-
 » tions. Aussi d'abord que de pareilles
 » énormités infestent la Ville, nous in-
 » plorons votre secours, afin qu'il y soit
 » remédié au plutôt. J'ai quelque sujet
 » de croire qu'il y a de jeunes étourdis,
 » qui, prévenus par une fausse idée qu'ils
 » ont de la bravoure, & pleins d'une en-
 » vie demesurée de se distinguer, sont
 » entraînés par cet infâme exemple. Il
 » me semble que vos mercuriales peu-
 » vent ramener ceux-ci, sur-tout si vous

» leur représentez que ce n'est pas une
 » marque de courage dans une douzaine
 » d'Estafiers, que le vin & la débauche
 » enflamment, d'attaquer deux ou trois
 » hommes sobres qui ne pensent point
 » en mal; & que les mœurs des Sauva-
 » ges *Indiens* ne conviennent pas à un
 » Gentilhomme *Anglois* qui se pique de
 » politesse. A l'égard de ceux qui font le
 » métier de supports & de batteurs de
 » pavé depuis une longue suite d'années,
 » & qui sont déjà vétérans dans le ser-
 » vice, il est à craindre qu'ils ne soient
 » trop endurcis pour écouter vos leçons,
 » Mais je vous prie de leur recomman-
 » der la lecture de votre *VIII. Discours*;
 » (n) puisque la *Cotterie des Duellistes*,
 » dont vous y parlez, peut leur être de
 » quelque usage, & les faire souvenir
 » que la plupart de ces honnêtes gens
 » eurent le malheur d'être pendus. Je
 » suis, &c.

(o) PHILANTHROPE,

La Lettre suivante est d'une toute au-
 tre nature, & je ne la mets ici qu'afin
 que mes Lecteurs puissent voir, d'un

(n) Tome I. pag. 64.

(o) Voyez ci-dessus pag. 15.

coup d'œil, que l'ignorance peut être
 aimable dans la simplicité naturelle, &
 que jointe à l'inhumanité elle fait hor-
 reur. Il y a long-tems que cette Lettre,
 qu'un bon Villageois écrivoit à sa Maîtres-
 se, fut donnée, dans une boutique, avec
 quelques écheveaux de fil qu'elle enve-
 loppoit, à une Dame de très-bon sens,
 qui l'a toujours gardée depuis comme
 une Pièce curieuse & un portrait naïf
 d'un amour sans fard. La voici mot pour
 mot.

A Mademoiselle Marguerite Clark
 que j'honore beaucoup.

» Aimable, oh ! que ne puis-je dire *Lettre d'un*
 » Amante, Mademoiselle *Marguerite Villagois* à
 » Clark, souffrez que la passion excuse sa Maîtres-
 » ma témérité. Ayant eu le bonheur de ^{se.}
 » voir quelquefois votre agréable per-
 » sonne & joli corsage, lorsque j'allois
 » acheter de la thériaque ou de la ré-
 » glisse dans la boutique del'Apoticaire,
 » je suis devenu si amoureux de vous,
 » qu'il m'est impossible de cacher l'envie
 » ardente que j'ai d'être votre serviteur.
 » Je vous écris avec d'autant plus de har-
 » dieffe, que je ne dépens de person-
 » ne, & que je puis me marier quand
 » il me plaira: mon pere est mort, & je

» suis maître de mon bien, qui consiste
 » en dix verges de terre & une maison.
 » D'ailleurs il n'y a pas une seule verge
 » de ce champ, qui ne vaille dix pièces
 » de revenu annuel, aussi-bien qu'un
 » voleur mérite la corde; & tous mes
 » freres & toutes mes sœurs ont eu déjà
 » leur portion. D'un autre côté, s'il m'est
 » permis de le dire, j'ai de fort bons
 » meubles, une bonne batterie de cui-
 » sine, soit en étain ou en cuivre, quan-
 » tité de linge & de bonnes couvertures
 » de laine; & quoique ma maison soit
 » couverte de chaume, si vous & moi
 » nous nous marions ensemble, il y au-
 » roit bien du malheur, où je ferai cou-
 » vrir la moitié du toit avec de l'ardoise.
 » Si cette proposition est de votre goût,
 » je vous rendrai mes devoirs d'abord
 » que mon habit neuf sera prêt, & que
 » le foin sera dans le grenier. J'aurois
 » pu, sans vanité, —

Le reste de la Lettre étoit déchiré;
 ainsi la postérité se contentera, s'il lui
 plaît, de savoir que Mademoiselle Mar-
 guerite Clark étoit une fort jolie fille, &
 d'ignorer le nom de son Amant.

T.

XVI. DISCOURS.

Inclusam Danaën turris ahenea,
 Robustæque fores, & vigilum canum
 Tristes excubiæ, munierant fatis
 Nocturnis ab adulteris:

Si non Acrisium, virginis abditæ
 Custodem pavidum, Jupiter & Venus
 Risissent; fore enim totum iter & patens
 Converso in pretium Deo.

HOR. L. III. Ode XVI. 1.

*Une tour forte comme le bronze, des portes du
 chêne le plus dur, & une troupe de dogues
 vigilans, étoient sans doute plus que suffisans
 pour garder Danaë contre les entreprises de
 ses Amans. Mais Jupiter & Venus se mo-
 quèrent de la timide prévoyance d'Acrise. Ils
 savoient que rien n'étoit inaccessible à un
 Dieu Métamorphosé en or.*

M. le SPECTATEUR,

» LA (c) Lettre de votre Correspon- *Lettre d'un*
 » dant sur les Quêteurs des riches *pere sur*
 » héritières, & le discours que vous y *l'embaras*
 » avez joint, m'ont encouragé à vous *où il est*
 » (p) Voyez ci-dessus pag. 61. *pour gar-*
 » *der la fille.*

F iiii

» exposer la situation où je me trouve, &
 » vous verrez par-là que c'est un grief
 » dont tout le monde se plaint, en Ville
 » & à la Campagne.

» Je suis un Gentilhomme campa-
 » gnard, qui ai cinq ou six mille pièces
 » de revenu annuel. Mon malheur est
 » avec tout cela d'avoir un très-beau
 » parc & une fille unique; ce qui m'ex-
 » pose d'une telle maniere aux voleurs
 » de bêtes fauves, & aux attaques des
 » fats, que, depuis quatre années con-
 » sécutives, je n'ai presque pas joui d'un
 » moment de relâche. Forcé à faire le
 » guet chez moi, avec la même exacti-
 » tude que le Gouverneur d'une Place
 » frontiere, je me vois dans un état de
 » guerre continuel. Il est vrai que j'ai
 » assez bien pourvu à la sûreté de mon
 » parc, où j'ai mis quatre gardes-chasse,
 » qui sont gauchers, & qui savent jouer
 » du bâton à deux bouts, mieux qu'au-
 » cun autre homme de la campagne.
 » Pour garantir ma maison de toute in-
 » sulte, outre une (q) bande de Matro-
 » nes-pensionnaires & une vieille fille de

(q) L'Auteur fait ici allusion à une Com-
 pagnie de 40 Gentilshommes, qui servent à
 la Cour du Roi d'Angleterre & qu'on appelle
 la Bande des Gentilshommes Pensionnaires.

» mes parentes, qui sont toujours en
 » faction, j'ai plusieurs mousquetons
 » bien chargés, & de bonnes trapes fixées
 » en divers endroits de mon jardin, dont
 » je ne manque pas d'avertir souvent
 » tout le voisinage; avec tout cela; mal-
 » gré cette vigilance, il m'arrive de tems
 » en tems de voir quelque insolent fa-
 » quin passer à cheval sous mes fenêtres,
 » aussi-bien mis que s'il alloit à un bal,
 » pour venir sans doute reconnoître la
 » place, comme il me semble que vous
 » l'exprimez. D'ailleurs, informé que
 » c'est la maniere des Cavaliers *Espa-*
 » gnols d'attaquer ainsi leurs Maîtresses
 » à cheval, je me tiens en garde de ce
 » côté-là; & c'est ce qui m'a obligé de
 » donner à ma fille un appartement sur
 » le derrière de la maison, au lieu de
 » celui qu'elle avoit sur le grand chemin.
 » Pour couper court, à quoi peut-on se
 » résoudre après tout? Dans la dernière
 » élection des Membres du Parlement,
 » je n'osai me faire élire, de crainte qu'il
 » ne m'arrivât quelque malheur, si je
 » venois à quitter mon poste. Je souhai-
 » terois donc que vous encourageassiez
 » un projet que j'ai formé, & dont j'ai
 » écrit à quelques-uns de mes amis;
 » c'est-à-dire, qu'on devoit passer un

» acte pour mettre nos filles en sûreté ;
 » comme il y en a déjà pour empêcher
 » le vol de nos bêtes fauves ; & qu'un
 » honnête homme, zélé pour le bien du
 » Public, devroit proposer un Bil, qui
 » tendît à mieux conserver le gibier fémi-
 » nin. Je suis, &c.

Mon cher MONSIEUR,

Lettre sur
 les envies
 des fem-
 mes grosses.

» Je vous conjure de publier inces-
 » samment cette Lettre, & de nous ap-
 » prendre au plutôt quelles sont les cau-
 » ses naturelles des envies qu'on voit
 » dans les femmes grosses ; ou bien déli-
 » vrez-moi de la crainte où je suis que
 » la mienne n'accouche tôt ou tard de
 » quelque monstre aussi affreux qu'aucun
 » qui ait paru dans le monde ; puisqu'on
 » dit que les enfans portent les marques
 » de ce que les meres ont souhaité avec
 » ardeur, & qu'ils en ont quelque res-
 » semblance. Il y a plus de six ans que
 » je suis marié, j'ai eu quatre enfans,
 » & ma femme est enceinte du cinquié-
 » me. La dépense où elle m'a engagé
 » pour satisfaire ses envies dans le tems
 » qu'elle étoit grosse d'eux, n'auroit pas
 » seulement suffi à payer au large tous
 » les frais de ses couches, mais aussi ceux

» de leur éducation ; du moins, pour les
 » deux premières années, ses envies é-
 » toient si extravagantes, qu'elles ne se
 » bernoient pas à tout ce qui se mange
 » ou se boit, mais rouloient sur les équi-
 » pages, les ameublemens & autres va-
 » nités de cette nature. Pour ne pas vous
 » fatiguer de tout cet ennuyeux détail,
 » je ne vous en donnerai qu'un petit
 » échantillon. Lorsqu'elle étoit enceinte
 » de mon fils aîné *Thomas*, elle revint
 » un jour à la maison, prête à tomber
 » en défaillance, sur ce qu'elle avoit
 » rendu visite à une de ses parentes,
 » dont le mari venoit de lui faire présent
 » d'un carrosse coupé & de deux chevaux
 » joliment enharnachés ; elle m'assura
 » d'ailleurs qu'il lui étoit impossible de
 » respirer au-delà d'une semaine, à moins
 » qu'au bout de ce terme elle ne prît l'air
 » dans un carrosse tout pareil. Plutôt que
 » de perdre un héritier, je ne balançai
 » pas à lui accorder sa demande. Ensuite
 » elle eut envie de changer tous les meu-
 » bles de sa plus belle chambre, sous
 » prétexte que l'enfant risqueroit d'être
 » marqué de quelqu'une des horribles
 » figures qu'il y avoit dans la vieille ten-
 » ture. Il fallut donc mander le Tapis-
 » sier, & pour le coup on satisfit à son

» envie. Lorsqu'elle portoit *Marion* dans
 » le sein, elle eut en tête un nouveau
 » service de vaisselle d'argent, & autant
 » de porcelaine qu'il en faudroit pour
 » garnir la boutique d'un vendeur de
 » cette marchandise. Je la satisfit encore
 » à ces deux égards, pour éviter d'être
 » le pere de quelque *Pagode* à l'*Indienne*.
 » Jusques ici je trouvai que ses deman-
 » des croissoient à mesure qu'elle obte-
 » noit les précédentes; & si elle eût con-
 » tinué sur le même pié, ma ruine étoit
 » infaillible. Mais par bonheur, dans sa
 » troisième grossesse, qui nous donna
 » *Margoton*, l'essor de sa fantaisie se ra-
 » battit sur un coin de pâte de venaison,
 » & la fit mettre une fois à genoux, pour
 » arracher avec les dents les oreilles d'un
 » cochon de lait qui tournoit à la bro-
 » che. J'aimois bien mieux satisfaire les
 » envies de son palais que celles de sa
 » vanité; & on lui servoit de bon cœur
 » tantôt une alouette, une perdrix, une
 » caille, ou un ortolan: je ne me plain-
 » drois pas même s'il falloit qu'elle se
 » nourrit de pois verts dans le mois
 » d'*Avril*, ou de cerises dans celui de
 » *Mai*. Le bon est que dans sa grossès-
 » se, elle est redevenue enfant, & qu'elle
 » se s'amuse à manger de la craie, sous

» prétexte que la peau de son fruit en
 » sera plus blanche. Ce n'est pas tout,
 » elle veut, à quelque prix que ce soit,
 » que j'en mange avec elle, afin qu'il
 » n'ait aucune ombre de mon teint brun;
 » mais je n'ai pu lui complaire en ceci.
 » D'un autre côté, hier matin, lorsque
 » nous revenions de la campagne, elle
 » vit une troupe de corneilles, qui dé-
 » jeûnoient de si bon appétit sur une cha-
 » rogne, qu'elle eut une envie insur-
 » montable d'en avoir sa part, & qu'elle
 » pria le cocher d'en aller couper un
 » morceau, comme si c'étoit pour lui-
 » même; ce qu'il fit; & d'abord qu'elle
 » fut arrivée au logis, elle donna dessus
 » avec tant d'ardeur, qu'elle sembloit
 » plutôt le dévorer que le manger. Je
 » ne saurois deviner à quoi sa première
 » saillie aboutira, mais s'il y a moyen de
 » bannir, par la raison, l'extravagance
 » bizarre de ses fantaisies musquées, ne
 » tardez pas, s'il vous plaît, à nous ac-
 » corder votre secours. C'est un grief
 » plus rude à supporter que celui des
 » épingles pour les Dames; & il me sem-
 » ble que dans tout Contrat de maria-
 » ge on devroit insérer une clause, qui
 » rendît le pere garant pour les envies
 » de sa fille. J'attendrai avec impatience